Michel Contat raconte son père à temps très partiel

Passage du livre

Michel Audétat
Journaliste

Dans «Les mots», Jean-Paul Sartre remerciait le ciel auquel il ne croyait pas de lui avoir épargné l'encombrante présence d'un père: «Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé.» Empruntant au langage de la psychanalyse à laquelle il ne croyait pas non plus, Sartre se disait dépourvu de surmoi.

Michel Contat, le plus sartrien des Vaudois montés à Paris, s'écarte de lui sur ce point. Grand exégète des œuvres de Sartre qu'il a éditées dans la collection de la Pléiade, Michel Contat publie un délicieux récit autobiographique où s'exprime, à mots mesurés, presque en creux, la difficulté d'avoir eu pour père un homme ayant trop souvent fait défaut. Insouciant, volage, dépensier, frimeur, séducteur et malgré tout attachant, Jean Contat n'a jamais écrasé son fils; il fut tout au plus un «visiteur» occasionnel de sa vie.

Le fils s'est donc trouvé des pères de substitution. Son ami Michel Thévoz (ancien directeur de la Collection de l'art brut, à Lausanne) a tenu ce rôle. Comme Freddy Buache (ancien directeur de la Cinémathèque suisse) qui a été son «second mentor». Récit d'une éducation sentimentale, intellectuelle, politique et musicale, «Ma vie, côté père» offre au lecteur romand des noms qui lui sont familiers. On y croise aussi le photographe Luc Chessex, le cinéaste Yves Yersin et le jazzman Serge Wintsch. Sur son versant français, le livre raconte l'engagement en faveur du FLN algérien, la première rencontre avec Sartre, le joli mois de Mai 68 qui avait contesté «la société des pères» et, en 1973 (après avoir été viré de son poste au gymnase lausannois du Belvédère pour des motifs politiques), l'installation à Paris où Michel Contat vit encore aujourd'hui. On s'immerge dans une prose harmonieuse, lumineuse, heureuse. Arrivé à la dernière ligne, on peste de devoir sortir du bain si vite et on réclame une suite.

A lire
«Ma vie, côté père», Michel Contat, Christian Bourgois, 120 p.

César Ritz ou la folie des grandeurs

Destin Un premier roman, véritable bijou littéraire, raconte l'ascension de ce modeste Haut-Valaisan devenu le fondateur de la prestigieuse chaîne hôtelière.

Anne-Sylvie Sprenger

Ne reste aujourd'hui plus que le nom: Ritz. Un patronyme qui a complètement évincé le prénom du jeune enfant, né Petrus Theodolus Cäsar Ritz, dans le petit village de Niederwald en 1850. C'est là, dans la vallée haut-valaisanne de Conches, que tout commence en effet pour l'hôtellerie de luxe, et plus particulièrement la prestigieuse chaîne du Ritz.

Si l'histoire est parfois connue, elle prend, sous la plume de la jeune Franco-Suisse Pauline-Gaïa Laburte, une puissance très poétique. Son premier roman, «Ritzy», retrace le parcours extravagant de celui que l'on nommera bientôt «à la française» César Ritz. Avec une écriture aussi incisive que joueuse, l'auteure met en lumière la dualité naturellement romanesque de «ce génie de l'hôtellerie» vacillant entre «une ambition démesurée» et «un côté torturé, habité par ses démons personnels».

Petit dernier d'une famille de treize enfants, Pétrus Theodolus détonne dès son plus jeune âge dans le paysage alpin où il grandit. Pauline-Gaïa Laburte pose sans détour ce frappant clair-obscur: «La vie de Cäsar, elle, suit un quadrilatère aux côtés figés: la maison, l'école, l'église, les pâturages. Et tandis que ses frères et sœurs quittent le foyer, font leur apprentissage, se marient, perpétuent la longue et prolifique lignée des Ritz, lui rêve devant les cartes du maître d'école – des cartes striées de plis qui crient «Zurich!» «Londres!» «Paris!» en gros caractères d'imprimerie. Après la classe, les moutons et les chèvres», écrit-elle. Et d'ajouter: «Les montagnes, il rêve de les franchir. Voir ce qu'il y a de l'autre côté. Le monde.»

Puisant ses informations dans un long travail de recherche, Pauline-Gaïa Laburte dévoile le long parcours du Haut-Valaisan, sa force de travail, sa ténacité hors norme. Et les échelons qu'il gravit un par un, les yeux rivés sur ce qu'il reste encore à faire. Très vite, il a une intuition géniale: «Il faut être là où va le beau monde.» Il se fait engager dans de grands hôtels, comme bagagiste, cireur de sol, homme à tout faire ou garçon de buffet. Il ne renâcle devant aucune tâche, encore moins celle de «cireur de pompes»...

«Pendant huit ans, Ritz conquiert le monde.» Les plus grands établissements d'Europe se l'arrachent, sa vie devient un tourbillon: Londres, Monte-Carlo, Lucerne, Paris, Palerme, Biarritz. «Il connaît l'horaire des trains par cœur. Il a toujours au fond d'une poche un itinéraire qui doit le mener à l'autre bout de l'Europe, vite, faster, schneller, avanti!» décrit avec mimétisme l'auteure, qui conclut: «Et partout, c'est la même histoire: les clients veulent du grandiose, de la folie, de l'extravagant.»

Professionnellement, César Ritz aura réussi. Même plus: il est parvenu au sommet dignement, à force de travail et de persévérance. Mais à quel prix? «Cette folie de toujours chercher ce qu'il y a de mieux, de plus luxueux, c'est aussi ce qui a fait sa chute», commente l'auteur, qui met en scène crûment la tristesse de sa fin, seul, dans une clinique de Küssnacht en 1918. «Désormais, il y a l'hôtel Ritz d'un côté et César Ritz de l'autre, les chemins s'écartent; César s'éteint, le Ritz flamboie. (...) Les fins ressemblent souvent aux commencements.» Le terme «ritzy» continuera cependant à évoquer le nec plus ultra en matière d'élégance...

Au-delà du seul intérêt pour cette existence à nulle autre pareille, le livre de Pauline-Gaïa Laburte mérite véritablement le feu des projecteurs, tant il est rare de voir publié un premier roman d'une telle exigence littéraire. Une personne à suivre également de près... ●

César Ritz en 1918, un «génie de l'hôtellerie» ambitieux et tourmenté «par ses démons personnels». Harlingue/Roger-Viollet

Petit dernier d'une famille de treize enfants, Pétrus Theodolus détonne dès son plus jeune âge dans le paysage alpin où il grandit

A lire
«Ritzy», Pauline-Gaïa Laburte Albin Michel, 201 p. En librairie le 4 février

Le top 10 livres

Tous rayons confondus
du 18 au 23.1

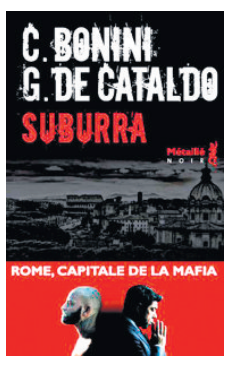
1	**Trois amis en quête de sagesse** - C. André, A. Jollien et M. Ricard, L'Iconoclaste/Allary Editions
2	**Je dirai malgré tout que la vie fut belle** - Jean d'Ormesson, Gallimard
3	**Le charme discret de l'intestin. Tous sur un organe mal aimé** - Giulia Enders, Actes Sud
4	**Roger et ses humains 1** - Cyprien et Paka, Dupuis
5	**Le livre des Baltimore** - Joël Dicker, De Fallois
6	**L'amie prodigieuse** - Elena Ferrante, Folio
7	**Elle & lui** - Marc Levy, Pocket
8	**Les enquêtes de Maëlys 9. Les détectives de l'ombre** - C. Pompéï et R. Barbanègre, Auzou
9	**Le dragon du Muveran** - Marc Voltenauer, Plaisir de Lire
10	**Aujourd'hui dans le désordre** - Guillaume Rihs, Kéro

En partenariat avec: PAYOT LIBRAIRE

Polar «Suburra»

Rome, ville incurable

Italie «Il connaît la rue, moi le Palais», résume Giancarlo de Cataldo. Auteur du célèbre «Romanzo criminale», et par ailleurs juge à la Cour d'assise de Rome, l'Italien s'est associé à Carlo Bonini, journaliste d'investigation à *La Repubblica*, pour signer un roman noir plus vrai que nature sur la manière dont les réseaux criminels continuent à pervertir la démocratie transalpine.



Détournement d'argent public, chantage, trafics et violence s'entremêlent autour d'un gigantesque projet immobilier, dont les retombées font saliver les barons de la pègre et les politiciens véreux, avec la bénédiction du Vatican. En équilibre précaire, cette Sainte Alliance opportuniste et vénale bascule lorsqu'un des éléments centraux du dispositif, un élu saturé de coke et de Viagra, fait l'objet d'un chantage suite à la mort d'une escort girl.

Fresque survoltée d'une Rome décadente, «Suburra» vous embarque dans l'arrière-cour sans foi ni loi de la Ville Eternelle, une jungle régie par un système infernal avide de sang, où des gamins sans cervelle se la font exploser, petits soldats d'une guerre sans fin.

Geneviève Comby

De Giancarlo De Cataldo et Carlo Bonini, Editions Métailié, 475 p.

Romans «Mrs. Bridge» et «Mr. Bridge»

Desperate housewife

Diptyque Kansas City, années 1930. Dans un quartier cossu, l'élégante et discrète India Bridge occupe comme elle peut sa vie d'épouse d'avocat. Les jours s'écoulent sans fantaisie mais sans déplaisir, entre ses rendez-vous avec ses amies – elles se vousoient – et l'éducation de ses trois enfants. Son aînée, belle et indépendante, sa cadette précoce et son benjamin un peu rebelle qu'elle regarde grandir avec affection. Mais, les années passant, ils s'éloignent et elle se laisse peu à peu envahir par un sentiment de vide.

C'est cette existence ordinaire qu'Evan S. Connell a mise en scène, dans «Mrs. Bridge», en 1959. En enchaînant les épisodes du quotidien – qu'il ponctue sans prévenir de quelques tragédies – comme autant de petits tableaux, il réussit un coup de maître et signe un roman beau et subtil devenu un classique des lettres américaines. L'on retrouve cette écriture précise et subtile dans le récit qu'il a consacré, dix ans plus tard, à Walter («Mr. Bridge»), l'époux distant. Là, Connell s'attarde davantage sur la psyché de son personnage, humanisant ce père exigeant et ce mari un peu froid, tour à tour ému ou agacé par sa douce femme naïve.

Johanna Rolandeau

D'Evan S. Connell, Belfond Vintage, 360 p. et 440 p.

Contrôle qualité